Le théâtre de l'identité : la parodie comme indice du mélange des langues

Eni PUCCINELLI ORLANDI
Université de Campinas, Brésil

L'objet de notre réflexion est l'ambivalence symbolique de la présence de deux langues dans le même sujet parlant. Le corpus est constitué par la parodie *Migna Terra* [Mon Pays] (1924), de Juó Bananére (pseudonyme de Alexandre Marcondes Machado), référée à son «original», le texte *Canção do Exílio* [Chanson de l'Exil] de Gonçalves Dias (1850), par rapport en outre à un autre point de comparaison : la parodie *Canto do Regresso à Pátria* [Chanson du retour à la Patrie] de Oswald de Andrade (1924).

En grec, on le sait, parodie signifie «chant à côté d'un autre». Il s'agit de comprendre ce que l'expression «à côté d'un autre» veut dire.

Dans le cas présent, s'agissant du rapport langue-nation, nous nous proposons d'explicitier les effets de sens de la parodie dans la constitution du jeu identitaire qui renvoie le sujet à la langue nationale. Dans notre analyse, le sujet est le sujet brésilien affecté dans son identité par l'immigration italienne qui, à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle, constitue l'élément décisif de la formation de la population de São Paulo.

Le texte de Juó Bananére fait partie d'une œuvre plus importante — *La Divina Incrénca* — écrite dans ce qu'on appelle au Brésil le «brésilien macaronique», c'est à dire, un mélange de portugais brésilien et d'italien.

Selon Mário Leite (1966) «si Alexandre Marcondes Machado [...] parallèlement à la littérature à laquelle il s'était adonné sous la maxime «ridendo

castigat mores», s'était tourné vers celle qui, inscrite dans la pureté et la sobriété de la langue, est créatrice d'auteurs immortels, il aurait eu une place importante dans l'histoire de la culture brésilienne».

Pourquoi la parodie d'une langue ne peut-elle pas faire d'un poète qu'il soit immortel ? Parce qu'elle n'est pas inscrite dans la pureté et la sobriété de la langue ? Voilà des questions auxquelles nous voulons donner une réponse. Plus encore : une forme de langue qui ne peut pas faire des immortels peut-elle produire des citoyens ?

La parodie de Juó Bananére, par ses gestes d'interprétation, porte sur la question du système de la langue, de son ordre symbolique. Elle reflète l'image qu'a le Brésilien du portugais parlé par les immigrants italiens au Brésil. Plus particulièrement, dans chaque version que nous analyserons, nous observerons, dans les points de dérive, les effets métaphoriques, c'est à dire les glissements de sens produits par les gestes d'interprétation des différents auteurs.

L'Analyse

1. DES INDICES DU MÉLANGE DES LANGUES

Par l'analyse nous avons repéré des traces qui relèvent du processus de signification et qui produisent des effets identitaires importants.

1.1. L'ORIGINE PAYSANNE DES IMMIGRANTS ITALIENS À SÃO PAULO EST ATTESTÉE PAR DES MARQUES DIFFÉRENTES

a) La spécification concrète — la surdétermination — au niveau de la morphosyntaxe. Ex : *che ganta inzima o sabiá* / où chante au-dessus (du palmier) le sabia.

Cette surdétermination correspond à un geste d'interprétation qui adapte la langue italienne au portugais, en produisant l'effet d'un rapport concret de l'immigrant au monde qui lui est étranger.

b) L'affirmation d'une marque négative des immigrants italiens au Brésil : ils ne savent ni lire ni écrire. Cela se montre par des fautes d'orthographe : *mi-*

gnal//minha (ma), *tê//tem* (a), *parmera//palmeira* (palmier), *maise//mais* (plus), *sól//são* (sont), *perdi//perde* (perd). Cette dernière forme — *di//de* — est devenue une marque du parler de São Paulo, par la palatalisation de la consonne (dgi, tgi, etc).

1.2. L'USAGE DE LA DEIXIS

Il s'agit de l'effacement d'une opposition qui porte sur l'espace : ici (ou là)//là-bas. Là où dans la poésie de G. Dias il y a opposition, chez J. Bananére il y a effacement de l'opposition : «*As aves que aqui gorjeiam não gorjeiam como lá*» (G. Dias) [Les oiseaux qui chantent ici ne chantent pas comme là-bas] // «*As aves che stó aqui tambê tuttos sabi gorgeá*» (J. Bananére) [Les oiseaux qui sont ici eux aussi ils savent tous chanter].

Cet effacement est si prononcé qu'il rend ambiguës presque toutes les indications d'espace qui réfèrent au pays. L'espace étant celui de la mémoire, espace imaginaire, on ne sort plus de nulle part, même si on a changé d'espace physique.

Il y a des effets de cet effacement sur des fonctionnements dérivés de la deixis :

- a) Des termes de comparaison qu'impliqueraient la mise en rapport des êtres (des oiseaux, des étoiles, les fleuves) du Brésil et de l'Italie.
- b) Les références au retour, à la mort, sont également éliminées. Il y a particulièrement un refrain de la poésie de G. Dias qui est effacé de la version de J. Bananére : «*Não permita Deus que eu morra sem que eu volte para lá*» [Que Dieu ne permet pas que je meure sans y revenir].

2. ÉQUIVOQUE, EFFACEMENT, INDISTINCTION

Ces caractéristiques que nous avons observées dans les textes nous mènent à des sens qui migrent, qui sont dispersés, qui ne se distinguent pas nettement.

Le discours est le lieu de visibilité du rapport entre l'ordre de la langue et ses effets inscrits dans l'histoire. Dans notre cas, il s'agit du discours de l'immigrant. Le portugais macaronique n'est donc pas une langue mais plutôt

un discours dans lequel l'italien travaille son inscription à l'intérieur du portugais-brésilien.

L'indistinction qui porte sur Migna Terra (le Brésil ou l'Italie ?), sur là-bas (qui est le Brésil ici), l'écriture avec ses formes mélangées (*gn, nh, g, c*), l'effacement des expressions du «retour», sont la définition même de l'immigrant : celui qui vient et qui reste dans le pays.

Mais comment reste-t-il ?

C'est là que les sujets ont besoin des sens qui migrent, ou mieux encore, des sens changeants dans un espace dépourvu de véritable définition : entre l'Italie et le Brésil¹.

Il nous faut donc comprendre le statut du sujet produit par le portugais macaronique : qui est ce sujet ? quels sens produit-il ? dans quelle langue ?

Notre position est que ce sujet est un sujet indistinct. Il produit des sens dont le geste d'interprétation ne trace pas de limites précises (ni géographiques, ni nationales, ni liées aux États). Ces sens se produisent dans une langue également indistincte. En effet, le portugais macaronique est un «lieu» symbolique où il y a une présence plurielle : indistinction aussi bien du sujet, que du sens et de la langue.

L'identité est un mouvement dans l'histoire. La situation linguistique que nous analysons nous montre cela de façon nette : un mouvement des sens et des sujets, pris dans un parcours où il n'y a pas de stabilité, ni de légitimité déjà construite. Un espace de parodie, voire de satire, d'un sujet et d'un sens à

¹ Il y a de ce point de vue une spécificité de l'immigrant par rapport au colonisateur. Le colonisateur est, par définition, celui qui, par rapport à la mémoire, exerce sa mémoire traditionnelle en l'imposant au colonisé. L'immigrant ne se définit pas de cette façon. Il n'a ni le droit ni le pouvoir d'imposer sa mémoire. Même si toute pratique langagière est transformatrice, l'immigrant est plus affecté par la mémoire locale que le colonisateur. La senzala (des noirs), au Brésil, fait place aux colonies (des immigrants). Mais même là le sens est indistinct et opaque : ceux qui vivent dans les colonies au Brésil sont des colons (et pas des colonisateurs) mais ils ne sont pas non plus des subalternes comme étaient considérés les esclaves. Le passage vers le système de travail salarié garantit un rapport de production autre que l'esclavage, même s'il soumet le colon au propriétaire rural. La différence fondamentale est que plusieurs de ces colons deviendront des propriétaires.

côté d'un autre sujet et d'un autre sens. Des parallèles qui ne s'identifient pas, ne se recouvrent pas, ne coïncident pas, mais qui jouent les uns par rapport aux autres.

C'est le sens même de «patrie» (terre, pays), de citoyen et de langue nationale qui est en jeu.

Les trois poèmes étudiés sont trois versions qui sont en rapport de parodie.

Par ce rapport, ils établissent un site de signification sur lequel se produisent différents gestes d'interprétation des trois différents auteurs, avec leurs glissements de sens. Les sens se déplacent vers d'autres sens sans toutefois les atteindre.

Ce site de signification commun, soumis à l'effet métaphorique est celui qui réfère le sujet à une patrie (une terre). C'est cette liaison entre le sujet et sa patrie qui est l'objet des déplacements de sens.

Du point de vue discursif, ces différents gestes d'interprétation constituent différentes formations discursives. Par ce que nous venons de dire, l'inscription dans différentes formations discursives, loin d'être précise et bien définie est, au contraire, tendue, contradictoire et caractérisée par le mélange, la surcharge et l'équivoque.

Les traits qui distinguent les trois versions sont les suivants : a) chez O. de Andrade, la différence (palmeiras // palmares; nossos rios, várzeas // São Paulo, Rua 15) déplace le sens de patrie vers São Paulo (le Brésil n'est pas homogène) et rend présente la résistance des noirs à l'esclavage (la lutte menée par Zumbi dos Palmares); chez Bananére la différence marquée par l'indistinction là // là-bas, ainsi que par les «fautes» d'orthographe (c//g, tt//d) rend présent le statut de l'immigration.

Dans tous ces cas, c'est toujours le sens de «patrie» qui est en question.

3. LA PARODIE DE LA LANGUE : LE PROCHE ET LE DISTANT

Il y a une différence importante entre la parodie de O. de Andrade et celle construite par J. Bananére. Celle de O. de Andrade est interne à la notion de pa-

trie, elle se fait dans la même langue (étoiles, vie, fleurs, amours, le Brésil // or, terre, roses, amour, São Paulo). La parodie construite par J. Bananére est une parodie de la langue et la question de la patrie devient une question de langues différentes.

Observons les déplacements que cette différence produit.

a) Un premier déplacement porte sur le rapport entre analyse de discours et sociolinguistique.

Les caractéristiques que nous avons montrées autorisent la sociolinguistique à traiter ce fait comme étant du ressort des différences dialectales (dialecte paysan d'influence italienne).

Dans la perspective discursive il ne s'agit pas d'un dialecte mais de l'indistinction, des effets de sens produits par le sujet immigrant : on observe des sens qui migrent et qui troublent le rapport du sujet au domaine symbolique.

Les structures des différentes langues se rapprochent nécessairement dans l'histoire, et elles en sont atteintes dans leur capacité de jeu : des espaces d'équivoque s'ouvrent, il y a des ruptures des tissus formels (structurants).

Dans ce cas, le sujet n'est pas défini précisément par une langue ou par une autre. Il y a des espaces d'indistinction où il travaille et où il est travaillé par des ordres symboliques différents. Ce n'est pas un sujet clair et distinct.

Des langues différentes produisent des discours différents. Autrement dit, des ordres symboliques différents se structurent différemment dans des discours différents. La parodie *Migna Terra* est un exemple de ce fait. Le sujet qui est constitué par la parodie est discontinu, il montre des points de subjectivation ambigus et indécis : ce sont ses points de dérive².

² La question de la dérive a été travaillée dans d'autres perspectives théoriques inspirées par M. Pêcheux. Dans notre cas, une différence s'instaure par le fait que nous pensons les glissements des sens par rapport à l'effet métaphorique référé à l'interprétation, telle que nous la considérons dans notre travail, en liaison avec l'idéologie. Nous posons donc la spécificité d'une approche discursive de la façon dont on conçoit l'ordre de la langue comme autonome relativement, étant ainsi constitutive d'interprétation : il n'y a pas de sens sans interprétation. Voilà un fait théorique fondamental.

Les points de dérive sont des places où les sens peuvent devenir d'autres sens, où le sujet se détache des sens qui se répètent et se déplacent là où le non sens peut faire sens.

La satire représente ici une forme particulière de rapport à l'immigrant. Ce qui est satirisé, dans le rapport du brésilien à l'immigrant, ce sont justement les gestes d'interprétation en tant que moments où le sujet s'identifie comme tel, des gestes «assumés par le sujet en tant que tel» (*gartola, tutto, maise*).

b) Un deuxième déplacement est celui que produit le geste de l'écriture (c/g, gn/nh, tt/d, u/o) lié au désir d'une langue nationale.

Selon M. Pêcheux (1981), l'origine préscientifique de la linguistique se produit au moment de la formation des langues nationales et se développe selon l'axe idéologique du droit (l'unité) et de la vie (la diversité) en une double stratégie d'appropriation anthropologique des langages.

Cette conjoncture, dit-il, est marquée «par le fil souterrain des folies langagières [...] où des secrets de la langue affleurent dans la forme parodique du délire».

Nous pouvons penser ce processus — où les secrets de la langue affleurent dans la forme parodique du délire — non comme un point dans l'histoire des idées linguistiques, mais comme un processus qui se donne toujours quand le désir d'une langue nationale se présente dans ces «folies langagières».

Le sujet moderne est constitué par des droits et des devoirs et, entre autres, le droit d'aller et de venir.

Dans le jeu contradictoire entre l'universalisation de l'historique — absorption des différences par l'universalisation des rapports juridiques — et l'historicisation de l'universel — modalisation de l'égalité dans des conditions de production diverses — les sujets doivent, pour devenir des citoyens, se libérer des particularismes historiques qui les entravent : «leurs coutumes locales, leurs conceptions ancestrales, leurs "préjugés"... et leur langue maternelle» (Pêcheux, *ibid.*).

L'égalité (juridiquement) autorisée et l'absorption (politiquement) négociée de la diversité sont bien les présupposés de cette folie langagière qui s'exprime par la parodie de la langue que nous sommes en train d'analyser.

c) Enfin, il y a le déplacement qui porte sur le fait même de la parodie de la langue : la parodie est ici le symptôme de l'impossible unité de cet «état» de langue itinérant qu'est la langue de l'immigrant.

Dès lors, le régime de la deixis, qui n'a pas d'actualité, ne tient pas.

Le délire, c'est d'écrire dans cette langue — le portugais macaronique — justement parce que pour être une langue nationale une langue doit être capable d'unité, de distinctivité, d'avoir un caractère collectif unifiant. Ce n'est pas le cas du portugais macaronique. Dans ce parler on ne peut avoir en même temps le jeu et l'unité. Il ne représente pas une relation capable d'articuler l'ordre du symbolique (capable de jeu) et l'ordre de l'histoire, sans que l'équivoque qui constitue nécessairement ce rapport soit rompu et ne laisse du coup apparaître qu'incohérence et faille.

Ainsi, nous ne pouvons pas dire que cet état de langue soit une langue, car il n'a pas l'unité imaginaire nécessaire pour qu'il puisse être défini comme langue nationale. Pourtant, nous pouvons affirmer qu'il y a un «discours macaronique» où le rapport entre ces langues — l'italien et le portugais du Brésil — est travaillé.

Il y a encore une autre raison également fondamentale : nous pouvons parler le portugais macaronique, mais nous ne pouvons pas, en droit, l'écrire. Sauf à l'écrire comme parodie, comme une langue qui passe à côté de l'autre, celle-ci ayant, elle, un statut de langue légitime, partie prenante de la constitution de la citoyenneté.

En effet, dans le domaine de la littérature nous ne considérons pas non plus cette œuvre comme une œuvre littéraire importante, et cet auteur, J. Bananére, est ainsi mis à l'écart de la (langue) littérature brésilienne.

CONCLUSION

Nous voulons faire quelques considérations à propos de ce fait discursif que nous venons de caractériser dans le rapport sujet / langue, quand il s'agit de la question nationale.

1) Le rapport langue / histoire peut se voir dans les processus discursifs, le discours étant ainsi une place singulière pour comprendre les enjeux de la nationalité par rapport à l'ordre du symbolique.

2) La parodie peut être considérée comme une forme d'élaboration — de re-signification — de l'identité. Son étude, du point de vue discursif, peut rendre visibles des processus sociaux, politiques, historiques de l'identification, idéologiquement déterminés.

3) Le rapport langue / nation n'est ni direct ni auto-évident. Dans le cas du Brésil, il y a des situations langagières particulièrement intéressantes qui attestent la complexité de ce fait.

a) Il y a des langues indigènes qui ont disparu — à cause des contacts violents entre les Européens et les Indiens dès la «découverte». Ce fait nous demande une révision des critères tels que celui qui considère la langue comme attestant une identité indigène. Il y a des peuples qui ne parlent plus la langue indigène et qui pourtant sont des Indiens (Orlandi, 1990).

Il y a donc une migration des sens, par rapport à l'identité : ils se déplacent vers d'autres objets symboliques (comme la musique, la danse, le chamanisme, etc), où les gestes d'interprétation travaillent la dérive, le déplacement, l'équivoque, qui constituent les (autres) sens des (autres) sujets.

b) On voit apparaître un travail de re-signification de l'identité chez les Indiens qui parlent des langues construites par des missionnaires (qui s'approprient leurs langues pour le travail de catéchèse) et même par des linguistes et des anthropologues (qui prétendent «revitaliser» la culture des Indiens en enseignant la langue des Indiens aux Indiens...).

c) Il y a d'autre part les résidus d'une langue parlée massivement au Brésil au 17^{ème} siècle (tupinambá) et au 18^{ème} siècle («langue générale»), qui est encore parlée dans des régions spécifiques et s'inscrit dans le portugais brésilien, même si cela n'est pas visible dans la langue nationale.

d) Il faut encore mentionner la situation des résidus de dialectes africains incorporés au portugais du Brésil, langue nationale.

e) Enfin, et c'est plus important, nous avons le rapport entre le portugais du Portugal et celui du Brésil, rapport affecté par tous ces processus identitaires dans toutes ces configurations de l'histoire de la langue et de la colonisation (Orlandi, 1993). Toute cette complexité résulte du rapport entre une langue imposée par le colonisateur et une histoire qui expose le Brésilien à différents ordres symboliques sans pourtant qu'il renonce à la nécessité de se représenter l'unité, quelle qu'elle soit.

Il n'y a pas de langue nationale qui ne soit constituée par des confrontations, des alliances, des oppositions, des rapports ambigus, des tensions. Le rapport langue / nation est donc tissé par plusieurs processus et ce n'est que dans un rapport que j'appelle de consistance historique singulière entre la langue et les sujets qui la parlent que nous pouvons la comprendre et évaluer son statut, les enjeux de sa légitimité.

Un sujet peut ne pas être inscrit clairement dans un ordre de langue et pourtant avoir son identité configurée, par cette mobilité, cette plasticité qui le fait passer de plusieurs ordres du symbolique.

Le propre du sujet, c'est son parcours, le propre du sens c'est le travail de l'équivoque, dans le propre de la langue, qui est capable de jeu.

Jusque-là, nous avons parlé de la langue nationale, en considérant surtout le sujet dans ses gestes d'interprétation. Il nous faut maintenant parler de l'idée de nation.

Se reporter à l'unité, pour s'identifier, fait partie de l'imaginaire du sujet, dans sa différence, exactement comme il fait partie de ce même sujet — celui de la modernité et de la contemporanéité — d'avoir à se référer à une patrie pour avoir une identité «nationale».

On sait, d'une manière globale, que l'unité est une illusion, constitutive et nécessaire, mais une illusion produite par le rapport imaginaire du sujet à ses conditions d'existence, ici on voit précisément que la nécessité d'une référence non équivoque à une nationalité est également une illusion. Mais celle-ci a un caractère éminemment politique qu'il faut noter. Plus encore : c'est une illusion soutenue par les formes du social.

Avec les transformations des rapports sociaux dans les rapports entre pays (la globalisation), dans les rapports économiques, on ne peut plus soutenir aujourd'hui la même idée de nation.

A notre avis, il y a là une équivoque. Les luttes qui se présentent sous le mode de luttes d'identité sont un déplacement, une migration de sens dues au silence imposé au politique.

Comme on refuse au politique un rôle médiateur dans les confrontations des sens — c'est cela le politique dans l'analyse de discours : le fait que les sens sont toujours divisés, ne coïncident pas entre eux — ces places qui correspondent à des gestes d'interprétation du politique (nation, État, gouvernement, etc.) deviennent des lieux qui catalysent ces sens. Ils sont surchargés. En conséquence, ils produisent des catastrophes — des guerres nationalistes, du racisme, de la xénophobie, des explosions des minorités, des mouvements mystiques — qui sont, avant tout, des métaphores (dans le sens discursif de «transfert») mal réussies³.

© Eni Orlandi

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DE ANDRADE O. (1924) : «Canto de Regresso à Pátria», in *Poesias Reunidas*, DIFEL, SP, 1966.

DIAS G. (1850) : «Canção do Exílio», in *Antologia da Literatura Brasileira*.

LEITE M. (1966), *Préface* in *Divina Invenca*, Escola Politécnica, USP.

³ Étant donné la mise-en-silence du politique, c'est vers la langue que migrent les sens de ces affrontements d'identité politique, socio-historique. Pourquoi ? Parce que la langue appartient à tous et, en même temps, c'est ce que nous avons le plus à nous. Lieu du rapport à l'histoire et lieu de singularité.

- MACHADO A. M., BANANÉRE J.(1924) : «Migna Terra», in *Divina Increnca*, Escola Politécnica, USP, 1966.
- ORLANDI E. (1990) : *Terra à Vista*, Cortez / Unicamp : S. Paulo.
 — (1993), «Lingua Brasileira», *SBPC*, São Paulo. Traduction française
 «Langue brésilienne», *LINX*, Paris, sous presse.
- PÉCHEUX M. (1980) : «Lire l'archive aujourd'hui», in *Archives et Documents*, Paris.
- PÉCHEUX M., GADET F. (1981) : *La Langue introuvable*, Paris : Maspero.

APPENDICE

Canção do Exílio (Gonçalves Dias, 1850)

Minha terra tem palmeiras / Ma terre a des palmiers
 Onde canta o sabiá; / Où chante le sabia;
 As aves que aqui gorgieiam, / Les oiseaux qui chantent ici,
 Não gorgieiam como lá. / Ne chantent pas comme là-bas.

Nosso céu tem mais estrelas, / Notre ciel a davantage d'étoiles,
 Nossas várzeas têm mais flores, / Nos champs ont davantage de fleurs,
 Nossas flores têm mais vida, / Nos fleurs ont plus de vie,
 Nossa vida mais amores / Nos vies ont davantage d'amours.

Em cismar, sozinho, à noite, / A songer, tout seul, la nuit,
 Mais prazer encontro eu lá; / Encore plus de plaisir je trouve là-bas;
 Minha terra tem palmeiras, / Ma terre a des palmiers,
 Onde canta o sabiá. / Où chante le sabia.

Minha terra tem primores / Ma terre a des merveilles
 Que tais não encontro eu cá; / Que je ne trouve pas ici pareilles;
 Em cismar — sózinho, à noite — / A songer — tout seul, la nuit -
 Mais prazer encontro eu lá / Des plaisirs davantage je trouve là-bas

Minha terra tem palmeiras / Ma terre a des palmiers
Onde canta o sabiá. / Oû chante le sabia.

Não permita Deus que eu morra / Ne permets pas Dieu que je meure
Sem que eu volte para lá; / Sans que j'y revienne
Sem que desfrute os primores / Sans jouir les merveilles
Que não encontro por cá; / Que je ne trouve pas ici
Sem qu'inda aviste as palmeiras / Sans que je ne puisse voir les palmiers
Onde canta o sabiá. / Oû chante le sabia.
(Coimbra, julho, 1843)

Migna Terra
(J. Bananére, 1924)

Migna terra tê parmeras
Che ganta inzima o sabiá
As aves che stó aqui,
També tuttos sabi gorgeá

A abobora celestia també
Che tê lá na mia terra
Tê moltos milliô di stella
Che non tê na Ingraterra.

Os rios lá sô maise grandi
Dus rio di tuttas naçó;
I os matto si perdi di vista
Nu meio da imensidó.

Na migna terra tê parmeras
Dove ganta a galligna dangola;
Na migna terra tê o Vap'relli,
Chi só anda di gartolla.

Canto do Regresso à Pátria
(O. de Andrade, 1924)

Minha terra tem palmares
Onde gorgeia o mar
Os passarinhos daqui
Não cantam como os de lá

Minha terra tem mais rosas
E quase que mais amores
Minha terra tem mais ouro
Minha terra tem mais terra

Ouro terra amor e rosas
Eu quero tudo de lá
Não permita Deus que eu morra
Sem que volte para lá.

Não permita Deus que eu morra
Sem que volte pra São Paulo
Sem que veja a Rua 15
E o progresso de São Paulo.